

IV – La rencontre

~~~  
*18 ans plus tôt,  
Village de Montperdu.  
27 juin 1838*

Un chien était affalé sur le seuil. À ma vue, il s'éloigna sans me quitter des yeux. Son pelage gris sombre parsemé de pelades, un museau allongé et des oreilles pointues et droites me firent penser à un loup car la région en était infestée selon les dires. Il retroussa les babines pour me montrer ses crocs acérés dans une attitude des plus menaçantes. Mais sa petite taille et son corps famélique ne semblaient pas être ceux d'un terrible prédateur sanguinaire.

Étonnamment, je me contentai de pousser la porte restée entrouverte. Comme je le redoutais, la maison de Dieu pâtissait d'un manque criant d'entretien, aucuns travaux n'avaient probablement été effectués depuis bien longtemps. En entrant, je fus pris d'un profond malaise devant ce triste spectacle de désolation. Le bénitier était fêlé, de nombreuses chaises cassées et les murs couverts de salpêtre. Cette église était à l'abandon, aucune odeur d'encens ou de chandelle, seul un insupportable remugle imprégnait l'atmosphère des lieux. Accrochée au mur, la chaire menaçait de tomber et tenait encore en place par l'opération du Saint-Esprit ; dans un coin, près de la chapelle, un bout de la toiture s'était effondré sur le confessionnal. Le sifflement d'un puissant courant d'air s'engouffrait dans la nef faisant claquer la lourde porte restée ouverte. Ce fut en m'approchant pour constater les dégâts qu'un bruit étrange, une sorte de geignement, attira mon attention. Je saisis la loque qui servait de rideau sur la porte endommagée du meuble et d'un geste sec tirai sur le tissu qui ne résista pas. Mais au lieu de voir déguerpir un rat ou une poule égarée, j'aperçus dans l'ombre, recroquevillé sur le sol, les mains serrées dans sa toison bouclée : un mioche.

– Dieu tout-puissant ! Par la Sainte Vierge, que fais-tu là, mon enfant ?

Le gamin ne bougeait pas et ne dit mot. Je me baissai lentement ; effrayé, il leva les bras devant lui pour se protéger. Son regard exprimait une épouvantable panique. Puis, par une contorsion du visage, les yeux révulsés, la langue pendante et les cheveux en bataille, il fit une horrible grimace en émettant un effrayant râle bestial. J'eus une réaction instinctive de recul avant de me reprendre.

– N'aie pas peur, petit ! Tout va bien, je ne te veux pas de mal, dis-je interloqué par sa réaction.

Quelque peu tranquilisé par mes propos rassurants, il baissa progressivement le bras et se prosterna à mes pieds.

– Je suis le nouveau curé, le père Benoît ! Et toi, qui es-tu, mon enfant ?

– Je suis le boiteux ! répondit-il, en relevant la tête, surpris par ma question.

– C'est ton prénom ?

– Non ! mais ici tout le monde me dit le boiteux ; je suis l'enfant du diable !  
Je croyais qu'un démon venait me chercher quand je vous ai entendu venir.

– Mon Dieu ! Comment peux-tu dire une chose pareille ? Ici tu es en sécurité dans la maison du Seigneur, personne ne te fera du mal. Mais pourquoi l'enfant du diable ?

– C'est mon père, le caporal, qui dit que je ne sers à rien et que je mange comme un homme, il me dit l'enfant du diable quand il me rosse.

– Comment s'appelle ton père ? repris-je, profondément agacé par ces révélations.

– Le père : caporal Martin Boudarel et la mère : Berthe Boudarel.

– Ton père est militaire ?

– Non, il est paysan ! Mais il avait fait la guerre avec Napoléon.

– Et toi, mon garçon, quel est ton nom de baptême ?

– Je suis Ferdinand ! Ferdinand le misérable boiteux.

– Et pourquoi cette hideuse grimace pour un joli garçonnet comme toi ?

– C'est pour me défendre, j'imité le diable ! Ma soeur Marie me l'interdit, je lui fais peur, elle met les mains sur ses yeux, ça me fait rire ! Ça fait rire aussi mon ami Amédée quand je grimace, c'est le grand fils de Frosine et Léontin Chamillard, il adore rire ! Je l'aime bien Amédée, on se comprend. Ça fait aussi aboyer très fort mon chien, vous l'avez vu dehors ?

– Oui, j'ai vu un chien devant l'église, c'est donc le tien ! Ta soeur Marie a bien raison, ce n'est pas très beau de faire de pareilles grimaces, mon garçon.

Stupéfait par l'esprit de répartie de cet enfant, je fis quelques pas en arrière pour l'inciter à se montrer. Au prix d'un gros effort, le loupriot se releva. Il n'avait guère plus de huit ans ; son visage sale faisait ressortir de grands yeux bleus et de longues boucles rousses qu'il dégageait en arrière par de brefs mouvements de la tête. Pour tout vêtement, une blouse grise trop grande, crasseuse et rapiécée, couvrait son corps. Il saisit le gros bâton resté appuyé sur le confessionnal, puis, par un dandinement décidé, les deux mains accrochées à cette béquille de fortune, il sortit de l'église en s'appuyant sur le pied nu de sa jambe gauche. Il était dépourvu de jambe droite.

Sitôt dehors, je l'entendis hurler :

– Ulysse ! Allez, zou, zou, mon chien !

Le nom donné à ce pauvre cabot décrépît me surprit. Comment ce petit paysan, dans ce village du bout du monde, connaissait-il ce héros de la mythologie, me dis-je.

Je m'assis un instant sur la marche de pierre menant à l'autel, totalement désemparé par cette improbable rencontre ; celle d'un étrange diabolotin tout bancal qui appelait son chien Ulysse et ressemblait à un ange à l'aile brisée.